
Rose-Marie Pagnard J'aime ce qui vacille



ZOE

J'AIME CE QUI VACILLE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Zoé

Le Collectionneur d'illusions, MiniZoé, 2006
Le Motif du rameau, 2010

Aux Éditions de L'Aire

Séduire, dit-elle, nouvelles, 1985
Sans eux la vie serait un désert, récit, 1988
Les Objets de Cécile Brokerhof, roman, 1992
La Leçon de Judith, récit, 1993

Aux Éditions Actes Sud

La Période Fernandez, roman, 1988, Prix Dentan
Dans la forêt la mort s'amuse, roman, 1999, Prix Schiller

Aux Éditions S.J.E.

Figures surexposées, récit, aquarelles de René Myrha, 2003

Aux Éditions du Rocher

Janice Winter, roman, 2003, Points Seuil, 2005
Revenez chères images, revenez, roman, 2005,
Prix de littérature du Canton de Berne
Le Conservatoire d'amour, roman, 2008

ROSE-MARIE PAGNARD

J'AIME CE QUI VACILLE

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement
avec la Ville de Genève, Département de la culture.*

*La publication du présent ouvrage a bénéficié du soutien
de ProHelvetia, programme Moving Words.*

prohelvetia

*Nous remercions également pour leur soutien
le service des affaires culturelles du Canton de Berne, du Canton du Jura
et de la ville de Moutier.*

L'auteur remercie chaleureusement Bernard Bédât.

©Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2013
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : © Jean Revillard/Rezo
ISBN 978-2-88182-883-6

*L'âme de cet homme ne doit pas être tourmentée,
aussi élevons-nous autour d'elle une épaisse forêt.
Pas une seule branche cassée,
pas le moindre piège taché de sang.
Nous respectons son vœu.
Car cet homme est comme un enfant,
maître de son monde, rêveur farouche.
Cependant une opposition radicale se manifeste
sous les traits de sa propre fille
et permet aux bêtes sauvages d'entrer dans la forêt.
(écrit dans la doublure d'un costume)*



Les habitants de la tour, rue des Ministères 18

SIGUI ENQUÊTE, ILLMAR SE MET À L'OUVRAGE

Elle avait dormi tout l'hiver profondément et sans rêves et maintenant elle se dressait sur ses pattes, les yeux gonflés et presque aveugles devant la façade ensoleillée.

Elle se balançait d'un côté et de l'autre, fuir lui apparaissait aussi difficile qu'être enfermée là-haut, dans les chambres du septième et dernier étage de la tour. Moralement difficile. Mon gardien s'en va, mon gardien s'en vient, mon gardien, mon époux.

Je ne dois pas oublier mon apparence, se disait-elle en serrant autour de son corps la fourrure brune d'une ourse de taille humaine, une fourrure véritable, fraîchement peignée, couvrante de la gorge jusqu'aux chevilles avec, pendue tel un capuchon, sa gueule aux yeux luisants comme des myrtilles. Elle avait peur qu'on la remarque, qu'on la prenne en pitié et lui extorque nom et adresse, auquel cas: retour à l'immeuble, au foyer conjugal. Des enfantillages, puisque tout va bien – et tout allait bien en effet, sur ses pattes avec souplesse elle avançait en direction du dépôt de fruits et légumes Druids & Co où commencerait son enquête.

Peut-être avait-elle dormi bien plus longtemps qu'un seul hiver, dix, cinquante, elle effleurait cette question

avec une mélancolie de convalescente, une seule nuit n'apparaissait pas impossible non plus. Les tourments du deuil donnent à la nuit un rôle misérable, gonflé de théâtrales exhibitions au matin sifflées, jugées nulles, banales (traduites par : j'ai très mal dormi, n'ai pas fermé l'œil, la nuit je veux mourir, la nuit mes parents morts sont assis au salon et me demandent des choses, la nuit ma fille morte veut que je ne m'occupe plus que d'elle, exclusivement, veut que son père ne s'occupe plus que d'elle, exclusivement, et cætera), au matin, donc, impossible à dire sous peine d'ennuyer, par exemple d'ennuyer quelqu'un qui aurait assez bien dormi et ne voudrait pas être démoralisé. Ceci en général. Mais dans le cas de la femme déguisée en ourse, lâchée dans la foule matinale des écoliers, cuisiniers et promeneurs de chiens, il était inutile de calculer le temps d'une hibernation supposée, voire d'un emprisonnement, voire d'une tristesse incurable, puisque jours et semaines étaient proprement notés sur un coin de la grande table de travail du gardien, époux, amant, costumier dont elle, la femme ourse, prononça doucement le nom : Illmar, Illmar, chuchote-t-elle en pleine rue, pourvu que tu n'aïlles pas te couper un doigt en découvrant ma fuite, que tu n'aïlles pas rameuter l'empereur et ses petites mains, que tu n'essaies plus, jamais plus, de me faire oublier notre crime ! Chaque pas comptait, pas pas pas, ainsi s'éloignait-elle d'Illmar, confuse et triomphante, et les poils qui recouvraient ses chaussures frémissaient, d'un brun doré, d'une gracilité de brin d'herbe.

Le printemps l'avait attendue à sa sortie de l'immeuble comme un parent attendant un proche à sa sortie de prison. Elle trouvait juste et beau de le croire, elle regardait de tous côtés, les taches de soleil, les couleurs, les feux

brûlant au front des voitures, elle s'amouracha de violettes sauvages qu'elle paya cent fois leur prix et glissa dans une fente de sa fourrure: l'ourse au bouquet de violettes, c'était elle, Sigui, Sigui Reich. Personne ne lui portait la moindre attention, une folle, une frileuse en costume, grand bien lui fasse! D'ailleurs les hommes et les femmes devraient en société porter un déguisement, devraient obligatoirement, c'était ce qu'Illmar prêchait.

Si à l'instant Illmar avait pu la voir, sa femme replète, poilue, s'il avait été, disons, assis à califourchon sur une branche de marronnier (où gonflaient à vue d'œil les pesants bourgeons), il aurait applaudi la perfection du costume conçu par lui en d'autres temps, coupé, cousu, après quoi seraient sortis de sa bouche des ordres fatigués: Sigui, tu ferais mieux de rentrer, tu ferais mieux de revenir pleurer dans ta chambre et non sur un de mes costumes, et non dans la rue, en public!

Plus tard, Illmar, ou jamais, notre crime...

Quoi, qu'est-ce qui te prend de te lancer toute seule dans le vide? d'imaginer un crime? un crime! pauvre Sigui!

Illmar chéri, pensait Sigui, j'ai besoin de voir de mes propres yeux un des endroits où notre fille Sofia a travaillé après avoir quitté l'école. Ne devons-nous pas reconnaître les efforts de cette enfant? Elle est morte, mais j'ai le sentiment que tout ce que nous pouvons encore apprendre à son sujet s'ajoutera au souvenir, à la part la plus douce du souvenir, Illmar, je te raconterai ce que j'ai vu et entendu, je te ferai sourire!

Une affirmation à vrai dire risquée car il s'agissait de Sofia, leur fille que la drogue d'une part, l'affection filiale d'autre part, avaient d'innombrables fois

forcée à mentir. Mieux valait, même en pensée, ne rien dire encore à Illmar de cette quête. Ou enquête. Ou recherche d'un petit morceau frais et sain de la vie de Sofia au début de son malheur, un petit grain me suffirait pour aujourd'hui, s'encourageait Sigui. Elle songea à rabattre sur sa tête la gueule d'ours qui ballottait dans son dos, comme ça, par subite faiblesse, puis elle y renonça.

Sur l'aire industrielle, le soleil brouille les formes, les distances: un mur tagué au loin ou devant soi, des camions gigantesques flottant dans l'air, des processions d'élévateurs chargés de cageots enrobés de pellicules miroitantes. Sur les bâtiments flambent des bandeaux publicitaires aux lettres de feu: Druids & Co International. Ce royaume dans lequel une jeune fille de seize ans, Sofia, avait selon ses dires travaillé dans l'ardent et sincère besoin de gagner l'argent de ses honnêtes loisirs.

À cette époque, quelque neuf ou dix ans plus tôt, Sofia avait refusé que ses parents se mêlent de ce travail temporaire (un parmi plusieurs autres, une activité régulière n'étant pas envisageable « tout de suite » après l'école). Quand même, on avait signé puis résilié des contrats d'apprentissage, paraphé puis annulé des inscriptions dans diverses institutions, planifié puis remis à jamais des séjours à l'étranger. On, c'est-à-dire un père, une mère et une fille, cette dernière déjà dominée par des pulsions enchanteresses, toutes ennemies de l'enfance, de la vie au grand jour, des réveille-matin. C'était du moins le peu que les parents constataient, discutaient, cherchaient à comprendre – tandis que les yeux naturellement clairs de Sofia devenaient rouges, ou lointains, réduits à deux points noirs. En vérité, tandis que tout était accompli. Sofia dormait une nuit

dans sa chambre, une nuit chez une amie – la ville en comptait cent, mille, peut-être n'en comptait aucune. Sofia déposait dans l'appartement des billets décorés de cœurs: papa, j'ai offert ma couverture en cachemire à une personne dans le besoin, je dois apprendre à être moi, s'il vous plaît distance... Que signifiait «être moi»? que signifiait la disparition d'objets coûteux et irremplaçables? En contrepartie, il y avait eu cette promesse réjouissante: après cette pause, je ferai un apprentissage, des études, peut-être dans ton domaine, papa, ou dans la danse, au théâtre.

Plus tard, dans le cours de la tragédie, Illmar avait affirmé que Sofia n'avait jamais travaillé, nulle part, mais qu'elle s'était livrée tout entière à une chose, un produit, une cendre de chose qu'il ne voulait pas nommer.

La façon dont elle a glissé entre nos doigts! Une énigme, un coup dans le dos, fulminait Illmar, avec une petite révérence à sa table, aux coupons de tissus, aux miroirs, à ces objets qui, dans l'ancien appartement, avaient les premiers tout vu et tout compris. Peut-être. En ce qui les concernait, lui et Sigui, la culpabilité se limitait – après mille examens de conscience – à des faits ordinaires de famille ordinaire, Sofia privée de sortie pour il ne savait plus quoi, refus d'acheter un chien à Sofia, réponse distraite des parents à il ne savait plus quelle demande de Sofia, mauvaise humeur de l'un ou de l'autre, porte ouverte avec confiance à il ne savait plus quels amis de Sofia... et là, précisément là était intervenu le hasard, sous une apparence ou une autre le hasard avait séduit Sofia. Illmar voulait y croire (bien qu'il crût aussi à une infinité d'autres mystères, en premier celui de l'âme de Sofia). Sigui pour sa part se mourait de culpabilité. Dans son désir de l'aider (on était au printemps, dans la deuxième année après

la mort de Sofia), Illmar inventait d'absurdes démonstrations. « Nous n'avons rien à nous reprocher, Sigui. Rien d'intentionnel. Regarde : je tourne huit fois ce fil de coton extra-fort autour de ce bouton, je lui fais confiance comme toujours, je le traite comme toujours, mais s'il se casse, dois-je me sentir coupable ? » La voix d'Illmar était ferme, mais son regard plein de désarroi, perdu dans les eaux troubles de la toxicomanie, quand le secret (par ailleurs depuis longtemps éventé à l'extérieur de la famille) de leur fille Sofia avait rendu leurs nuits de parents toutes étrangement semblables, illuminées comme de vastes sous-sols en pleine fête d'animaux androgynes, rats et poupées noirs pique-niquant de délicats mélanges mortels, chacun pour son propre besoin, dans un chœur de voix enfantines et jouisseuses. Des nuits à courir dans un monde criminel de quelque côté qu'on le regarde. Tout cela avait bien existé, mais continuait à paraître irréel.

Tout au contraire de ces machines bruyantes et bien visibles sur l'aire de déchargement de Druids & Co, de ces allées et venues de formes multicolores ! Leur réalité vous entraînait par la bouche avec un petit fouet vibrant d'enthousiasme qui vous faisait vite jeter un œil sur votre montre, puis vous entraînait dans une suite de gestes agréablement utiles, le travail, le travail, et le petit fouet vous obligeait à sauter de votre lit dans le bus, du bus dans un camion ou sur une place bétonnée, et la chaleur de la bonne conscience entretenait une vue claire et nette de la situation. Voilà ce que ressentait Sigui louvoyant en costume d'ours entre des tonnes de métal. Notre petite Sofia aux joues pâles a-t-elle vraiment travaillé ici, se demandait-elle. La dérive de Sofia demeurerait certes incompréhensible, de quelque manière

qu'on l'examine (la dérive finalement mortelle), mais cette dérive aurait gagné un peu de dignité s'il s'avérait que Sofia n'avait pas menti, oui, dans ce cas, en conséquence, Sigui pourrait déposer sur la table d'Illmar une image très légèrement mais indiscutablement améliorée de Sofia (qui sait si la moustache d'Illmar ne serait pas en cet honneur coupée ou allégée?). Oui, comme si une preuve de la bonne volonté de Sofia avait encore eu le pouvoir de changer quoi que ce fût à sa descente, étage après étage, jusqu'à la mort.

Devant le bâtiment principal, des hommes en combinaison jaune banane, assis sur des cageots, demandent en riant: qu'est-ce que c'est, un ours ou une femme? Sigui les salue, une patte levée, elle se dirige vers le portail bardé de panneaux indicateurs (comme dans l'entrée d'un grand hôpital), elle arrive dans un hall si frais qu'aussitôt son costume la couvre d'une sueur glacieuse. Elle l'enlève – elle porte dessous un pantalon et un maillot noirs –, le plie de manière à ce que les poils et la gueule restent cachés. Elle tient sous son bras ce paquet qui ressemble à un sac, un sac contenant un bébé. Ou la tête d'Illmar? Ou seulement ses oreilles? Les oreilles, afin qu'il entende ce qui sera dit.

Dans un cagibi en verre trône une femme, un colosse, un monstre doux, car il est infiniment doux d'entendre – après consultation des registres d'emplois temporaires à la recherche des nom et prénom Reich Sofia – d'entendre que cette personne s'était bel et bien « pointée en juillet 1981 à l'aube », qu'elle n'avait ensuite pas ménagé sa peine pour trier et emballer des barquettes de fruits, debout, sur la pointe des pieds vu sa petite taille, des heures d'affilée, les mains gantées, les cheveux sous un bonnet, gentille mais discrète, durée de l'emploi dix-huit jours.

Sigui opine, muette de reconnaissance.

« Nos stagiaires trouvent inutile de nous raconter leur vie, leurs bobards de jeunes... si Madame et peut-être parente de cette Sofia me comprend? »

Sigui sourit aux anges, à ce fait enfin prouvé que Sofia, en ce qui concernait Druids & Co, n'avait pas menti. Brave Sofia ! douceur et lumière ! pardonne à tes parents d'avoir douté ! merci, merci !

Et son gros paquet sous un bras Sigui prend la direction de la sortie du bâtiment, mais des mots continuent à jaillir de la cage en verre et elle est obligée de s'arrêter un instant, les épaules criblées de flèches, ces mots ne sont rien d'autre que des flèches.

« Pourquoi refuserions-nous de la main-d'œuvre aussi docile, je vous le demande. Ces filles vendent leur corps la nuit sur nos terrains de déchargement, les types en voiture défilent jusqu'à trois, quatre heures du matin, ensuite quelques mignonnes comme celle qui vous intéresse s'aventurent dans nos locaux, je les embauche parce que j'ai du cœur, je leur explique qu'elles pourraient obtenir un emploi fixe et dormir la nuit, elles pleurent dans leur gobelet de café, je note leur nom, pas d'adresse, pas trace de parents ! »

Tais-toi, tais-toi, monstre, ordonne Sigui dont les jambes courent vers la sortie, tandis que son amour pour Sofia reste tapi au fond du hall, prêt à dévorer n'importe quelle vérité pour l'empêcher de se répandre ailleurs, prêt à dessiner une blanche et pure région autour de l'enfant. Puis cet amour revient en elle, farouche, plein de cris. Sigui croit entendre Illmar : j'ai peur pour toi, Sigui, si tu continues à te complaire dans les eaux noires ! Mais il s'agit de notre fille Sofia, réplique-t-elle. Mais dans la vie de Sofia les souvenirs heureux dominant, Sigui ! Mais il est trop tard pour ces raison-

nements, Illmar! Et Sigui dans les eaux noires allait et venait, pas plus grosse qu'une larme.

Dans les rues ensoleillées, la bonne nouvelle et Sigui trottaient de concert, la bonne nouvelle montrait la petite Sofia triant et tripotant des fruits, des framboises par exemple. Quant à la mauvaise, quant à l'insinuation... pfft... mieux valait... La tête lui tournait, elle crut voir des hommes en perruques flamboyantes courant à des viols ou pas viols sur des corps enfantins, sur des esprits malades. Sur Sofia aussi? Bien sûr que non. Je ne pourrais le supporter, je ne pourrais, et Illmar ne le pourrait pas non plus, d'ailleurs Illmar ne saura rien: qu'un bandeau de soie lui couvre les yeux! marmonnait Sigui.

Aussitôt elle ne pensa plus à elle-même mais à Illmar, et le remord l'envahit d'avoir quitté l'appartement sans l'avertir. Mais ne sommes-nous pas, lui et moi, condamnés à la solitude, son chagrin de père d'un côté, mon chagrin de mère d'un autre côté, les deux posés comme des plantes en pots sur le bord d'une fenêtre avec vue sur le vide?

Quelquefois le vide disparaissait au profit d'une projection sauvage de vieux films datés de l'enfance de Sofia, de son adolescence, les sons étaient coupés par endroits comme des cordes vocales fatiguées par les mensonges et les fines arnaques de Sofia, par les répétitifs serments, prières, cris et pleurs de trois individus planant dans l'obscurité. Se parler par images, voilà ce qui nous reste, pensait Sigui (gardant toutefois en réserve, pour tout de suite, l'épisode réel de Druids & Co). Et chacun pour soi disposer dans les coupelles d'une balance des poids et

mesures les parts de la fatalité, de la bonne volonté, du hasard, du système hormonal d'une jeune fille, de l'ennui, du non-sens, la part enfin du lien sexuel et sentimental de Sofia avec un malade incurable et despotique (un homme dont le nom était désormais conservé dans les fichiers de la police et sur une probable stèle funéraire dans une probable campagne étrangère).

Le non-sens en particulier pesait. Le sentiment de culpabilité venait juste après pour ce qui était du poids dans l'esprit, dans le corps et même dans les objets (les portes automatiques bloquées devant Sigui et Illmar bras dessus bras dessous, l'ascenseur de la tour en panne entre deux étages, les assiettes fendues au fond de l'armoire, les boîtes de conserve s'écroulant au passage de Sigui dans le supermarché peuplé de fraîches insupportables filles, les livres s'ouvrant d'eux-mêmes à la page diabolique où ces mots apparaissaient: celui que j'aime ne sera pas tourmenté, qu'une tendre main de soie lui couvre les yeux).

À l'instant de rentrer à la maison, Sigui se rappela comment, durant tout l'hiver, le deuxième du deuil, Illmar l'avait forcée (ou peut-être pas, peut-être se faisait-elle des idées) à prendre des tranquillisants, ce qui l'avait fait dormir, somnoler, se traîner les paupières rouges de l'atelier de couture à son bureau où factures, messages, fiches de mesures s'embrouillaient. Quel gâchis. Comme dans les affaires d'une femme saoule, mais non, pas possible, Sigui n'avait jamais été aussi calme, une vraie tombe, silence, personne n'a envie d'entendre la triste histoire de Sofia, la fille ensorcelée par la drogue puis tuée par une maladie très en vogue, nouvelle, radicale, avouable et souvent inavouable (disons: dans les cercles polaires de l'opinion générale).

Ce matin elle s'était éveillée, lui avait-il semblé, comme au bord d'un ruisseau blanc, incroyablement propre et vif. Les médicaments avaient disparu. La remuante Sofia lui déchirait toujours le cœur mais elle tenait sa main dans la sienne et cette fraîcheur d'eau venait de ce lien imaginaire, lui-même lié à la lumière du dehors. Sans réfléchir, Sigui avait enfilé le premier costume qui s'était présenté dans la penderie : doux, épais, féerique. Et Sigui était sortie de la maison avec l'intention d'aller fourrer ses pattes dans un des mille mensonges ou pas mensonges de Sofia, dans la vie.

Était-ce ce que désirait Illmar ?

Dans le hall, de même que sur la porte d'entrée du splendide appartement, on pouvait lire dans un cartouche doré :

Illmar Reich
Costumes de scène
et
Costumes de ville

Après la mort de Sofia, Illmar avait quitté sa place de chef costumier au Théâtre royal ; il s'était mis à son compte, dans ce nouvel appartement, avec Sigui secrétaire et conseillère et Paulet Pitt apprenti. La part de création d'Illmar, dans les costumes commandés par le théâtre, variait de cas en cas. Les commandes accompagnées d'instructions et de dessins précis le laissaient tiède. Par contre les mauvais projets livrés par des scénographes incapables de sentir à l'aveugle la qualité d'un feutre, ou d'un simple coton, incapables de discuter boutons, lacets, velcro, ces projets-là permettaient

à Illmar de tout imaginer selon son goût, finalement le miracle était accompli, approuvé, et l'on pouvait lire, dans le programme et sur les affiches d'un opéra ou d'une pièce de théâtre : Costumes d'Illmar Reich.

La création des costumes dits de ville mêlait esthétique, bons sentiments et interprétation personnelle du rôle des vêtements.

— Sigui, Paulet, disait Illmar, je cache les défauts de la cuirasse, par exemple des épaules fatiguées, des genoux prêts à céder sous une charge morale surhumaine, des bosses et des ventres et des coups et blessures et une honte et une injustice plantés de travers, je les habille. Je leur offre une apparence supportable chez eux, en public, devant leur miroir. Les tissus, les couleurs et les formes métamorphosent, les souterrains ont l'air propre et le ciel tranquille.

— Comprends pas, riait Paulet toujours en retard d'une boutonnière, ces clients ne sont pas moins malheureux dans vos costumes que nus sous leur couette !

— Qui parle de nier un malheur ? Il s'agit, Paulet, de donner un air digne à ce malheur, une apparence unique, supportable aux yeux d'autrui.

— Tout le monde ne pense pas comme vous, Monsieur. Je réfléchirai.

— Paulet, les clients qui réfléchissent le nez en l'air, comme toi, je les envoie mourir ailleurs, bon débarras, il n'est écrit nulle part que je dois me fatiguer pour celui qui crache sur la paix, nulle part... »

Quand de telles idioties lui rappelaient ses propres tourments, Illmar fixait un point dans l'espace, ses cheveux se dressaient happés par un courant d'air sépulcral, sa fille Sofia debout dans cet espace, sa fille morte que lui et Sigui traînaient partout, plus ou moins nette,

lourde – bien qu’à la fin elle ne pesât plus que le poids d’un petit sourire. Dans le lit, dans le noir, Illmar écoute, il grogne, il dit: je plains notre enfant, son malheur est le plus grand.

Bien que ces mots suffisent, il ajoute: dors maintenant, Sigui, sois douce avec toi. Dormir! je n’ai pas le droit de dormir, marmonne-t-elle ou songe-t-elle car c’est déjà un songe qui l’attrape, tendrement convaincant avec des images toutes redevables à Illmar, tendre Illmar je suis heureuse que tu me parles de Sofia. Dans ce songe il arrive qu’Illmar se serve d’un certain plat à beurre et qu’il rappelle que cet objet est un cadeau de Sofia à ses parents. Il arrive aussi, dans un tel songe, qu’Illmar devant la télévision se remémore une séance de cinéma avec Sofia âgée de dix ans: «Tu pleures, Sofia? — Pas du tout, non. — Oh, si! — Prête-moi ton mouchoir, papa, ne me regarde pas, j’ai le rhume.» Père et fille, s’ajoutant à mère et fille. C’est un songe agréable, dans lequel chacun sait tout ce que l’autre sait. Au réveil (on finit par se réveiller, on ouvre les yeux, on passe en un éclair aux réalités), il arrive que Sigui maladroitement risque une allusion glaciale à un point de la vie de Sofia, clinique, morgue, tribunal, qu’est-ce qui lui prend?

Je n’ai pas envie de revenir sur ces choses, dit Illmar en s’écroulant au fond de lui-même, dans des paysages affreux. Est-ce que de ton côté tu ne pourrais pas arrêter de te torturer? Fais-le, si tu ne veux pas étouffer, fais-le donc, je ne supporte plus... je t’en prie!

Oui Illmar, par amour et pitié.

Et elle pense et ressasse: je peux bien hurler jusqu’à m’étouffer et battre l’air de mes poings, mais pas indéfiniment, mais pas de façon trop visible, sinon Illmar me tuera comme ceci ou comme cela (ne l’a-t-elle pas